

## Une brève correspondance

Charlotte Melançon

Volume 29, Number 1 (169), 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31128ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Melançon, C. (1987). Une brève correspondance. *Liberté*, 29(1), 132–138.

CHARLOTTE MELANÇON

## UNE BRÈVE CORRESPONDANCE

*Herman Melville, D'où viens-tu Hawthorne?, lettres à Nathaniel Hawthorne et à d'autres correspondants, suivi de Hawthorne et ses mousses, choix, traduction et introduction de Pierre Leyris, Paris, Gallimard, 1986, 252 pages.*

Après avoir perdu son poste comme inspecteur des douanes à Salem, Hawthorne écrit *The Scarlet Letter*, et va s'installer dans les Berkshires où il écrira *The House of the Seven Gables*. Le hasard veut que dans les environs de Lenox, ce même été 1850, vienne d'aménager un jeune écrivain bourlingueur qui a décidé de se faire gentleman-farmer, du nom de Herman Melville. Les deux hommes se rencontrent au cours d'un pique-nique organisé par une amie commune: Hawthorne a quarante-six ans, Melville, trente et un. Le choc de cette rencontre est tel, du moins pour Melville, que celui-ci écrit en quelques jours une sorte de panégyrique sur le génie de son aîné, qu'il fait aussitôt publier, anonymement, dans le *Literary World: Hawthorne and his Mosses*. Et bien sûr ils commencent à s'écrire. C'est cette correspondance dont il ne reste plus que dix lettres de Melville, ainsi qu'un choix d'autres lettres à ses éditeurs, amis et parents, et ce pamphlet élogieux, que Pierre Leyris présente et traduit admirablement sous le titre de *D'où viens-tu Hawthorne?*.

Au moment où il arrive dans les montagnes du Berkshire, Melville a déjà publié deux récits de

voyage, *Typee* et *Omoo*, qui sont des succès de librairie, les seuls d'ailleurs qu'il connaîtra. *Mardi*, en 1848, est traîné dans la boue; *Redburn* et *White Jacket*, l'année suivante, redorent quelque peu son image d'écrivain populaire, mais Melville a définitivement changé de cap (cf. lettre du 25 mars 1848) et porte en lui la tragédie de sa «grande baleine». En 1849, après avoir assisté à une conférence d'Emerson, il avait déjà écrit à son éditeur et ami new-yorkais Evert Duyckinck: «J'aime tous les hommes qui *plongent*. N'importe quel poisson peut nager près de la surface, mais il faut une grande baleine pour descendre à cinq mille ou davantage», et quelques mois plus tard à son compréhensif beau-père, le juge Lemuel Shaw: «mon plus cher désir est d'écrire la sorte de livres dont on dit qu'ils sont *un échec*». Sa rencontre et son amitié avec Hawthorne correspondent donc à cette période si intense de sa nouvelle vie terrienne où il finit d'écrire *Moby Dick*.

La première lettre conservée date du début de 1851 où il invite Hawthorne et sa famille à passer quelques jours chez lui. Le ton est plus qu'amical et s'y mêle presque une sorte d'empressement amoureux: «mon meilleur char à patins sera à votre porte, (...) votre lit est déjà fait, et le bois préparé pour votre feu». Toutes les lettres d'ailleurs témoignent de ce même sentiment très vif et chaleureux, et il semble que Hawthorne, au début certainement, d'après son journal, y ait répondu: «Après le souper, j'ai mis Julien au lit et Melville et moi avons parlé du temps et de l'éternité, des choses de ce monde et de l'autre, et de livres et d'éditeurs, et de tous les sujets possibles et impossibles, ce qui nous a menés fort tard dans la nuit». «Des choses de ce monde et de l'autre», voilà bien sûr ce dont parlent les lettres de Melville, de Dieu, de la vérité, de la difficulté d'écrire et de gagner sa vie en écrivant: «Essayez de gagner votre vie à l'aide de la Vérité — vous irez droit à la soupe populaire. (...) Les dollars me font damner, et le malin Démon, tenant la porte entrebâillée, est sans cesse à grimacer à mon adresse. (...) Ce que je me sens le plus

poussé à écrire, m'est interdit — cela ne paiera pas. Et pourtant, c'est certain, écrire *autrement*, je ne le puis» (lettre du 1<sup>er</sup> juin 1851). Ces soucis d'argent, en fait, hantent de très nombreuses lettres à ses éditeurs de New York ou de Londres, qui sont, comme on sait, toujours lents à payer, et Melville, en ce qui concerne ces choses, diffère énormément de son aîné toujours si réservé et farouchement éloigné des milieux littéraires. Il y a chez Hawthorne une sorte d'acceptation fataliste et parfois tragique de son métier d'écrivain: il a été si pauvre, dit James, qu'on n'a pas envie d'y aller voir de trop près. Pourtant, de sa condition d'écrivain misérable Hawthorne écrit, dans son *Journal*, qu'elle est ennuyeuse mais pas problématique, et quand il commence à connaître le succès avec *The Scarlet Letter*, c'est modestement et simplement qu'il l'accepte. L'impétueux Melville, à cette époque, ne semble pas l'entendre de la sorte, et ce n'est que forcé et blessé par l'échec de *Moby Dick* et de tous ses autres livres subséquents qu'il finira par se plier au destin d'être un écrivain parfaitement méconnu, qu'il passera les dix-neuf dernières années de sa vie comme inspecteur des douanes de New York et qu'il goûtera, lui aussi, à la «soupe populaire».

La lettre la plus émouvante et la plus importante est sans aucun doute celle de novembre 1851 dans laquelle Melville remercie Hawthorne pour sa lecture de *Moby Dick* à qui d'ailleurs il est dédié: «In token of my admiration for his genius, this Book is inscribed to N.H.». Melville pressent déjà avec une effroyable lucidité l'échec de son livre: «Reconnu! Apprécié! Apprécie-t-on l'amour? Voyons, qui donc depuis Adam a saisi la signification de cette grande allégorie — le monde? Dès lors, nous autres pygmées, nous devons admettre que l'on comprenne mal nos allégories de papier». Mais il ajoute aussitôt: «Je déclare que votre appréciation est mon splendide salaire (...). Un sentiment d'indicible sécurité m'habite en ce moment du fait que vous avez compris le livre. J'ai écrit un livre pervers et je me sens immaculé comme l'agneau». Il est évident qu'après avoir tra-

versé l'épreuve de la rédaction (cf. lettre du 1<sup>er</sup> juin 1851), Melville ressent un soulagement profond à la pensée d'être reconnu aussi tôt par son aîné; et soulevé par sa reconnaissance et si vivement ému, il ajoute enfin:

*D'où viens-tu Hawthorne? De quel droit bois-tu à mon flacon de vie? Et quand je le porte à mes lèvres — voici que ce sont les tiennes et non les miennes. J'éprouve que la Divinité est rompue comme le pain de la Cène et que nous en sommes les morceaux.*

On aura rarement lu témoignage de fraternité aussi intense. Melville, cela semble clair, s'est donné tout entier et avec une ferveur peu commune à son amitié; pourtant, à la fin de l'année suivante, après quatre autres lettres seulement, leur correspondance cesse. Hawthorne a déménagé parce que l'air de la montagne ne lui convient pas, et en 1853, il s'embarque pour l'Angleterre, nommé consul à Liverpool. Il est fort difficile d'interpréter une telle rupture après des preuves d'amitié aussi ferventes. Pierre Leyris, dans sa préface, propose l'hypothèse suivante: «cet éloignement relève davantage de la structure innée de leurs cœurs que des caprices géographiques de leurs vies» (p. 22), et cite cet extrait du *Marble Faun* où Hawthorne écrit: «Je suis un homme et, entre un homme et un autre homme, il y a toujours un gouffre infranchissable (...); un homme n'obtient jamais aucune aide intime, aucun soutien de cœur de son frère homme, mais de la femme». Melville, quant à lui, aurait toujours eu «le plus grand besoin, intellectuellement et moralement, d'amitiés masculines». Mais je pense qu'ici, malheureusement, Leyris se trompe, car certains faits de la vie de Hawthorne contredisent tout à fait ce passage du *Marble Faun*. Celui-ci a vécu en effet pendant près de cinquante ans une amitié réciproque avec Franklin Pierce qu'il a connu au collège et qui l'accompagnera jusqu'à sa mort. Quand Pierce sera élu Président, c'est lui qui le nommera consul et ce n'est que grâce à son intervention que son ami connaîtra pendant quelques années

une certaine aisance. Et l'on sait, par ailleurs, que Hawthorne fera en vain tout ce qui est en son pouvoir pour que Melville obtienne lui aussi un poste consulaire à Florence et qu'il restera sensible à son échec. Il ne semble donc pas que le sens de l'amitié de l'auteur du *Marble Faun* puisse être mis ici en cause. On n'aura qu'à comparer les deux entrées dans son *Journal* où il raconte la visite de Melville à Liverpool et celle de Pierce à Rome, pour comprendre où penche son cœur. Il est possible, seulement, qu'il n'ait pas pu répondre au flot si impétueux et débordant de l'amitié et de l'admiration que Melville lui manifestait. Néanmoins, la raison pour laquelle celui-ci a détruit ses lettres reste bien obscure (cf. la lettre du 10 août 1883).

\* \* \*

*Hawthorne et ses mousses*, comme on sait, a été écrit en quelques jours seulement, à la suite de la rencontre des deux écrivains. Cette étude d'une vingtaine de pages se ressent de toute évidence du choc d'une émotion violente tellement le texte est par moment basculé, mal balancé et comme survolté: «Un homme d'un naturel profond et noble s'est emparé de moi».

Melville vient de découvrir *The Mosses of an Old Manse* que Hawthorne avait pourtant publié quatre ans auparavant, et se lance, sans même en avoir fini la lecture, dans une sorte d'éloge lyrique et passionné sur le talent de conteur de son tout nouvel ami. Melville lui-même, d'ailleurs, regrettera de l'avoir écrit: «c'était minable», lui écrira-t-il dans sa lettre de novembre 1851. Cela dit, ce texte n'en est pas moins capital et percutant sur la lecture que Melville a fait de l'œuvre de Hawthorne et sur l'état de la littérature américaine au milieu du siècle dernier.

La générosité et la richesse de sa vision caractérisent certainement plus cette lecture que l'analyse détaillée du recueil. Mais Melville n'en perçoit pas moins les aspects essentiels: «il n'y a pas d'homme

chez qui l'humour et l'amour, tels deux pics de montagne, s'élèvent à une hauteur aussi sublime» (p. 230). James, qui ne connaît pas Melville, parlera plus tard du cynisme aimable de Hawthorne. L'atmosphère en effet si mélancolique, comme si profondément amoureuse de toutes choses, qui enveloppe son œuvre, est plus que trompeuse :

*Car en dépit de tout le soleil de l'été indien qui baigne ce côté-ci de l'âme de Hawthorne, l'autre côté — comme la moitié d'une sphère physique — est enlinceulé d'une noirceur dix fois plus noire. (...) Il est certain cependant que ce grand pouvoir de noirceur qui l'habite tire sa force du fait qu'il en appelle à ce sens calviniste de la Dépravation Innée et du Péché Originel, de la visitation desquels, sous une forme ou sous une autre, nul esprit de pensée profonde n'est jamais entièrement exempt (pp. 231-232).*

Cette perception si juste répond bien sûr à l'angoisse du problème du mal qui habite aussi l'auteur de *Moby Dick*, et à ce propos Borgès, en y ajoutant Kafka, les associera tous les deux : « Dans cette brève et sinistre parabole, » (il s'agit de *Wakefield* dans *Twice Told Tales*) « nous sommes déjà entrés dans le monde de Herman Melville, de Kafka — un monde de châtement énigmatique et de péchés indéchiffrables ».

Après une longue comparaison avec Shakespeare, Melville aborde ensuite la question d'une littérature nationale où il proclame l'abolition de la servilité des écrivains à l'égard de l'Angleterre et la reconnaissance de leur génie propre. L'on y reconnaîtra tout un vocabulaire employé de ce côté-ci de la frontière vers la même époque, par François-Xavier Garneau, Etienne Parent, P.J.O. Chauveau, à cette différence près que les Etats-Unis sont un peuple vainqueur dont est proche non seulement « la suprématie politique parmi les nations », mais aussi celle de l'esprit. Melville affirme : « Et un jour viendra où vous direz : 'Qui donc lit le livre d'un Anglais moderne?' », et il ajoute prophétiquement : « Convainquons-nous

donc une fois pour toutes qu'il n'y a pas d'espoir pour nous dans ces écrivains agréables, unis, qui connaissent leurs forces».

Melville ne connaissait peut-être pas alors toutes les siennes; en tout cas, le public sera long à les reconnaître puisqu'en 1921, l'*Encyclopedia Britannica* le considérera encore comme un simple chroniqueur de la vie maritime.